

PLANÈTE CORRIDA :

Des rêves de taureaux

et de quelques moments rares

La suite des mots d'arène, des mots du campo, des mots du toro quelle qu'en soit l'orthographe. Des mots pour dire notre monde petit qui répète envers et contre la médiocrité des temps et les usages nouveaux ses vérités immuables. Un livre libre. De la putain de vraie littérature par une femme un peu sorcière sans doute qui la nuit écoute rêver tout haut les taureaux.

Catherine Le Guelaut est née à Bourges il y a quarante huit ans sous le signe du taureau. Le Berry certes terre de pâture mais bien peu de culture de la corne si ce n'est comme partout celles des cocus qui doivent y être là-bas dans la moyenne de l'humanité, c'est-à-dire un certain nombre. Et Catherine le Guellaut et sa bohème fertile de s'installer à Arles il y a une quinzaine d'années pour y tenir boutique et de musiques et de livres et de tauromachies et de cultures taurines. Au sens large et riche de son intérêt et de sa curiosité pour les petites et grandes habitudes des peuples du Sud qui font les inébranlables souvenirs de beaucoup. Les taureaux rêvent aussi. Un si beau titre pour un si beau livre. A lire sous les frondaisons en attendant de partir pour Lunel et ses arènes de platanes dans une course camarguaise de juillet, ou pour Castelnau-Rivière-Basse et une soirée d'écart à la landaise, ou pour une corrida champêtre à La Brède en croisant les mannes de Montaigne, de Montesquieu et de La Boétie, gens de joutes taurines d'un autre âge.

Et de la foulditude de toutes les compositions des Suds ; mots, regards, bruits et silences de tous les zéphirs qui poussent et chahutent les peuples du méridion. Je ne cherche pas l'exaltation, la ferveur me suffit, la belle antienne de Georges Braque souffrirait presque à résumer ainsi le si beau livre de Catherine Le Guellaut.

Les taureaux rêvent aussi, il faut l'imaginer par des nuits sans sommeil, cette femme que l'on sent toute en émotions, squaw en écoute de mouvements de la terre, guettant les sons de son âme sur chants de grenouilles vers les sansouires, les mélopées de Camargue comme seule compagne. La lascivité des aurores de plein été et le tombeau noir des nuits d'hiver qui plombent l'espèce humaine vers Beauduc et Albaron, de langueur et de tristesses selon que la saison est solaire ou polaire. Ce livre porte la finesse de traits peu communs qui disent l'amour du détail de chaque chose et chaque être conté.

Elle dit : ce qui me plaît c'est d'essayer de capturer le temps et de l'arrêter sur de toutes petites histoires, des historiettes, sur des personnages qui seront porteurs de leur propre souffle. Et qui se suffisent à eux mêmes pour emplir l'existence des imaginaires.

Elle dit : L'écriture m'est une source et une terre. Elle a voulu donner de la courbe à son style, trouver le ressenti du temple et du duende et du toucher, toréer les mots comme peu savent le faire sans effet superfétatoires, de donner aux mots qui portent son toreo à elle au final un mouvement de texte assimilable au rythme de la muleta, à celui du capote. Catherine Le Guellaut a une belle tauromachie de phrases. Sa galerie de portraits, dix au total, entrecoupée, respirée par autant de haïkus saupoudrés de sel des enganes et un bonheur. Les petites vies y sont magnifiées et par le style et par la puissance généreuse de leur seule révélation. Les meurtrissures sont envolées lyriques contenues pour donner plus de sens à la construction, une série de De Paula peut-être, ou la charge de Goya sur Chomel fixée au ralenti sur l'éternité d'n baiser de duettistes en sol y sombra. L'onirisme du texte se confond à l'ensorcellement des contes et tout se rapporte encore et toujours à ce lien indéfectible à la terre qui régénère et sur laquelle les taureaux rêvent embrasant les hommes qui les regardent et parviennent un jour à les entendre.

Elle dit : Eteints les cris des oiseaux, morts les appels du lointain oubliés par l'écho, souffle suspendu du Mistral qui plie les peines et siffle dans les cornes des taureaux, j'écris la nuit pour ne pas troubler ni leur sommeil, ni vos certitudes. Il faut lire L'inconsolée, lettre post-mortem

d'un matador dont la corne aura croisé mon coeur profondément et la mort, mon regard étonné. Il faut lire l'in vraisemblable et abracadabrantésque Après tout, anticipation d'un monde qui engloutit la Gitana Negra, ultime de sa race, mais qui offre au soir de sa vie dans les feux rougeoyants du soleil tombant le dernier cadeau de liberté à cette terre ancienne.

Il faut lire Catherine Le Guellaut qui se fout un peu des toreros et n'aime que les masses sombres qui se fondent dans le soir ou éclaboussent d'encre le sable de l'arène et dominant toujours et pour toujours et les jeux des humains et la mémoire des hommes. Et qui leur survivront. Forcément. A croire dans les telluriques alliances entre marais, étangs, lambeaux de bouts de terre, ciels immenses, les bêtes à cornes, qui ne dépassent leur condition de bovins tristes que dans le théorème tragique de leur destin fixé, mais sans cesse adulés et à jamais immortelles, il faut lire et se laisser envahir par Catherine Le Guellaut.

Elle dit, *dazibao* *aflamenco* final : ...de terre mouillée de menthe sauvage, du vol des grands oiseaux blancs, d'amour funambules sur la voie lactée, de tendresse et de liberté, de faiblesse et d'humanité. Les Taureaux rêvent aussi et se parlent la nuit. Un *jaleo* sur les Rhône qui se séparent à Arles comme deux amants déliés, une *saeta* sur un *doblon* de Curro Vasquez, un chant de cigalons sur la montée au front de Sabri Allouani ou d'Adrien Poujol, comme hier avec Marchand ou Volle.

Quiero dormir el sueño de las manzanas, alejarme tumulto de los comentarios – Je veux dormir le songe des pommes, loin du tumulte des cimetières – Federico Garcia Lorca. Puis silence des mouches qui volent dans les prés du Cailar. Gagner le pont des Tourradons, et tourné vers Les Iscles, lire les mots de Catherine Le Guellaut.

Pierre-Albert Blain – “Le Desquite de PaB”

Planète Corrida n° 42, Août 2006